

Quand le prénom est lourd à porter

Cette première étiquette dont l'enfant est affublé est parfois source de souffrance.

SÉGOLÈNE BARBÉ

PSYCHO Kevin juge son prénom trop populaire, Emmanuelle ne supporte plus qu'on lui parle du film éponyme, Peggy a subi bien des quolibets dans la cour de l'école... Choisi par d'autres pour nous accompagner tout au long de notre vie, notre prénom est parfois source de souffrance. Et les parents ne sont pas toujours heureux de leur choix : « Selon une étude parue en 2019, 28 % des parents britanniques regrettaient le prénom qu'ils avaient donné à leur enfant. Ce serait le cas d'un couple sur deux en France », affirme Anne-Laure Sellier, chercheuse en psychologie sociale et cognitive.

« Le spleen du prénom est terriblement moderne », estime la chercheuse, qui a reçu énormément de témoignages sur ce sujet après avoir publié *Le Pouvoir des prénoms* et *La science des prénoms* (Heliopoles, 2018 et 2019). Car si les choix parentaux pèsent parfois lourd sur les épaules des enfants, c'est d'abord parce que le champ des possibles s'est considérablement élargi : on recense aujourd'hui, en France, plus de 13000 prénoms, contre seulement 2000 en 1945. La diversité n'a fait que s'accroître au fil des temps : au Moyen Âge, un garçon sur trois était pré-

nommé « Jean » ou l'un de ses dérivés, expliquait ainsi dans *The Conversation*, en 2018, l'enseignant en histoire médiévale Florian Besson. Et dans nombre de familles, le premier né était systématiquement affublé du prénom du grand-père paternel.

Désormais, les parents jouissent d'une liberté quasi absolue. Seules limites, le prénom ne doit pas être contraire à l'intérêt de l'enfant ni violer le droit d'une autre personne à voir protégé son nom de famille ; si l'enfant porte le nom d'un seul de ses parents, il ne peut avoir comme prénom le nom de l'autre parent (l'enfant de Mme Martin et de M. Dupont ne pourra pas se prénommer Martin s'il se nomme Dupont).

« Marqués socialement »

Mais gare à l'excès d'originalité, d'autant que nous sommes de plus en plus régulièrement confrontés à l'image que notre prénom donne de nous. Il a en effet largement remplacé le titre : « Bien plus que "Monsieur" ou "Madame", le prénom est devenu aujourd'hui la première étiquette avec laquelle nous faisons connaissance, que ce soit par mail, par téléphone, ou bien sur notre CV », estime Anne-Laure Sellier.

Or certains trouvent pénibles les stéréotypes attachés à leur prénom, liés à un film, un livre ou un fait



COLLECTION PERSONNELLE

Le prénom est devenu aujourd'hui la première étiquette avec laquelle nous faisons connaissance, que ce soit par mail, par téléphone, ou bien sur notre CV
ANNE-LAURE SELLIER, CHERCHEUSE EN PSYCHOLOGIE SOCIALE ET COGNITIVE

divers qui l'ont sorti de la banalité. Bien des Emmanuelle ont souffert du personnage incarné à l'écran par Sylvia Krystel en 1974, des Émile regrettent la médiatisation d'Émile Louis, surnommé le « boucher de l'Yonne ». Les prénoms androgynes peuvent être plus ou moins bien vécus : certaines Dominique se sentent mal à l'aise sous cette appellation trop masculine, quand d'autres apprécient la liberté qu'elle leur laisse dans l'expression de leur féminité. Des prénoms « font vieux » (Josette, Ginette...), évoquent de sombres personnages (Adolf n'est pas des plus populaires depuis le milieu du XX^e siècle...), rappellent le pays d'origine (Mohammed, Youri, Leïla...) ou le milieu social. « Historiquement, les prénoms naissaient dans les classes aristocratiques puis descendaient vers les classes populaires : il y avait une sorte de respiration au sein de la société », rappelle Anne-Laure Sellier. Depuis les années 1980, les prénoms qui naissent dans les classes populaires (Kevin, Cindy...) y restent et deviennent donc très marqués socialement. »

Attention aussi aux prénoms qui rappellent le grand-père qui vient de mourir ou la tante décédée tragiquement... « Porter la mémoire d'un proche disparu peut être très lourd pour un enfant, surtout si ses frères et sœurs ont, eux, un prénom qui leur est propre », met en garde Constance Lanxade, psychogénéalogiste et coauteur d'*Un prénom, le choix d'une vie* (avec Elena Bizzotto, Horay, 2018). Elle incite donc les parents à réfléchir clairement à ce qui motive leur choix. « Derrière tout prénom, il y a une intention. Mieux vaut qu'elle soit révélée plutôt que cachée. Si votre ado n'aime pas son prénom, c'est important de lui expliquer à quel point il vous plaisait, et pourquoi vous l'avez choisi. Porter un prénom trop original peut avoir des conséquences négatives sur l'estime de soi, surtout à l'enfance ou à l'adolescence, lorsqu'on aime tellement être « comme tout le monde ». « Heureusement, il y a souvent une réconciliation qui s'opère avec le temps : à l'âge adulte, un prénom original peut devenir valorisant », estime Constance Lanxade.

Si elle déconseille les prénoms à orthographe non conventionnelle (par exemple « Mathilde sans h », que votre fille passera sa vie à épeler), Anne-Laure Sellier estime qu'« il n'existe pas de bon ni de mauvais prénom ». Selon le contexte social, l'époque ou la personnalité de chacun, un même prénom sera assumé différemment. Ceux qui ont du mal à se l'approprier ont parfois recours à un diminutif ou à un surnom, à un autre de leurs prénoms ou même à un « nom de scène » si leur profession le leur permet.

Des démarches plus radicales peuvent aussi être menées. Chaque année, 3000 personnes entament devant un juge aux affaires familiales une démarche de changement de prénom. « Un nombre étonnamment modeste », commente la chercheuse, qui estime que la souffrance liée au prénom reste encore largement taboue. « Aujourd'hui, on s'attaque aux tabous du genre, de la mort, mais on n'ose pas toucher au prénom, s'étonne-t-elle. On préfère s'accommoder, même dans la douleur, de celui que nos parents ont choisi. » ■



Des petits singes apportent la mort dans une paisible ville allemande

SOLINE ROY @so_sroy

Un terrible mal de tête, de la fièvre, des vomissements. Puis une diarrhée inquiétante, une étrange éruption cutanée, des hémorragies. Lorsque Marga Söhnlein est transférée à l'hôpital de l'université de Marbourg (Allemagne), en ce 21 août 1967, elle est la dixième patiente présentant les mêmes symptômes. Au fil du mois, une vingtaine de malades affluent et, le 24 août, le premier meurt.

Au début, les médecins pensent à une épidémie de dysenterie en cet été exceptionnellement chaud. Mais aucun des nombreux antibiotiques administrés ne fonctionne. Leptospirose, fièvre jaune, fièvre de Kyasanur, salmonellose, shigellose, rickettsiose, chlamydie... de multiples analyses de laboratoire sont réalisées mais aucun agent pathogène connu pour provoquer des fièvres hémorragiques n'est retrouvé. Les médecins doivent se rendre à l'évidence : ils n'ont affaire à rien de connu.

Cinquante ans plus tard, dans le quotidien allemand *Der Tagesspiegel*, la mère de Marga se souvient encore avoir vu sa fille mal en point derrière la vitre de l'unité d'isolement de l'hôpital universitaire. Elle raconte « ses yeux rouges et les taches rouges sur tout le corps. Parfois, elle saignait de la bouche. » Les symptômes sont à la fois très spécifiques et très similaires d'un malade à l'autre, de sorte qu'« après avoir vu les premiers patients nous étions capables de faire le diagnostic clinique », raconte G. A. Martini, chercheur à l'université de Marbourg, dans les *Transactions of the Royal Society of Tropical Medicine and Hygiene*. Face à la mystérieuse maladie, les autorités s'inquiètent. Les médecins sont avisés des symptômes auxquels ils doivent être attentifs et la rentrée scolaire est repoussée.

Entre-temps, des cas sont signalés à Francfort, puis Belgrade. Point commun à tous ces malades : ils travaillent au contact de singes verts africains (*Cercopithecus aethiops*), dont les tissus sont utilisés pour produire des vaccins contre la poliomyélite, notamment. Les malades de Marbourg sont employés par l'usine Behring, qui produit des vaccins, ceux de Francfort par l'Institut Paul Ehrlich et ceux de Belgrade par l'Institut de protection de la santé, deux institutions chargées de s'assurer de la qualité de ces vaccins. Certains s'occupent des singes et sont chargés de les abattre, puis de préparer leurs organes ; d'autres, comme Marga, de nettoyer les récipients en verre utilisés pour les cultures de cellules.

Importés d'Ouganda, les singes sont pourtant arrivés en bonne santé, avec un certificat vétérinaire en bonne et due forme. Mais la géopolitique fait parfois obstacle à la recherche : la guerre des Six-Jours a contraint le vol

d'ordinaire direct à une escale londonienne, relate Werner Slenczka, alors jeune chercheur à l'université de Marbourg, dans *Current Topics in Microbiology and Immunology*. Les singes ont

HISTOIRES DE MÉDECINE



été en contact avec d'autres animaux, singes, oiseaux et reptiles, notamment, mais leur périple est tellement embrouillé que cela cause « des difficultés considérables dans la recherche de la provenance géographique de l'agent de la maladie », regrette Slenczka. Qui glisse que les singes n'étaient peut-être pas tous aussi sains qu'an-

noncé : l'importateur a-t-il pu agrémentez sa livraison de spécimens prélevés dans des groupes d'animaux mis en quarantaine à cause de symptômes suspects ?

Guerre froide

Dès le 22 août, plusieurs instituts de recherche dans le monde sont mis à contribution pour déboucher le mystère pathogène. En pleine guerre froide, des échantillons sont même envoyés à l'Institut de la poliomyélite, à Moscou ; les journaux du bloc de l'Est affirment que les événements de Marbourg et Francfort sont nés d'un accident lors de recherches sur des armes biologiques, explique Slenczka, l'envoi de spécimens à Moscou vise à montrer que l'Occident n'a rien à cacher... L'inquiétude est générale : les singes soupçonnés sont très utilisés partout dans le monde. Il est aussi temps de passer la main à des laboratoires équipés pour traiter les pathogènes les plus

dangereux. À Marbourg, on n'a pas tout de suite eu conscience du danger, et les chercheurs et techniciens de laboratoire ne se sont équipés de gants et de masques qu'après les premiers morts, raconte Werner Slenczka. Des échantillons de sang des patients sont donc envoyés « à 12 laboratoires internationaux connus pour leur savoir-faire dans le diagnostic des maladies zoonotiques ou tropicales ». Mais le mystère demeure. Arbovirus, agents bactériens et viraux connus pour provoquer une fièvre hémorragique... « Les tests sérologiques pour les anticorps contre plus de 80 arbovirus et autres virus tropicaux se sont révélés négatifs », relate Slenczka.

Le 27 novembre, les chercheurs de l'Institut Bernhard Nocht de Hambourg présentent en congrès la première image de celui qu'ils ont nommé « virus de Marbourg » : un bâtonnet croché en son bout, comme une grosse épiscopale. Elle inaugurerait la découverte d'une nouvelle famille de virus, les filovirus. Un autre lui appartient, qui devait se faire connaître aux hommes dix ans plus tard : le virus Ebola.

Et le nouveau pathogène n'est pas un tendre. À Marbourg, « sur 23 patients, 5 sont morts entre le 8^e et le 16^e jour », raconte Martini. Si la plupart ont été en contact direct avec les singes, l'infection interhumaine est possible : 4 soignants de Marbourg et Belgrade sont infectés, ainsi que l'épouse de l'un des employés de l'usine Behring, contaminée bien longtemps après la guérison de son époux, probablement par voie sexuelle. Au total, sur 27 patients recensés par l'OMS, 7 sont morts. Presque un tiers. Les quelques épidémies ultérieures, survenues en Afrique, montreront que le nouveau virus sait être bien plus redoutable encore : en 2005, en Angola, sur 374 malades, 329 perdront la vie. Soit 88 % de létalité. ■



Les singes verts africains, utilisés dans les laboratoires, sont à l'origine du virus de Marbourg. HORIZONFEATURES/LEEMAGE